

Joël-Henri Grisward

l'Université de Tours

Tours, France

GAUVAIN OU LE CHEVALIER SOLEIL

Midi, roi des épées !

Messire Gauvain, le plus « brillant » des Chevaliers de la Table Ronde, l'enfant chéri des romanciers, sans peur et sans reproche, parangon de toutes les vertus, modèle de courtoisie, d'élégance, de bravoure, de générosité ! Neveu d'Arthur, il est aussi son conseiller et son bras droit. Il forme avec le sénéchal Keu un couple formidablement antithétique qui constitue, en blanc et noir l'une des épines dorsales de l'univers et du roman arthuriens. Dans la liste que Chrétien de Troyes dans *Erec et Enide*, dresse des chevaliers de la Table Ronde, Gauvain arrive en tête : *Devant toz les boens chevaliers / doit estre Gauvains li premiers*¹ (v. 1671-72). «Le premier» ! Classement qui surprend, place ou rang qui interroge : n'entre-t-il pas dès lors en concurrence avec le sénéchal ? L'articulation ainsi dessinée entre les deux faux comparses (mais vrai duo signifiant) — Gauvain et Kei — reproduit une structure à l'œuvre dans le monde romain où les dieux Janus et Jupiter se répartissent la (les) premières place(s) : Janus patronne les *prima*, les commencements, Jupiter les *summa*, les grandeurs². Semblablement, le sénéchal, *primus*, préside aux débuts, aux ouvertures, aux premières fois. Il est le premier sur le terrain concret de *l'espace* et du *temps*. Le neveu royal, *summus*, trône, lui au sommet des vertus et des vertueux. Il est le premier sur le domaine plus abstrait des *valeurs* morales et chevaleresques.

Son portrait le plus flatteur, le plus « éclairant » et le plus visionnaire, est tracé par *Le Chevalier au lion* (Yvain), sous le masque d'un joli jeu de mots, à l'occasion de la liaison amoureuse naissante du héros avec une certaine Lunete :

mes seulement de l'acontance
voel feire une brief remanbrance

¹Les *Romans de Chrétien de Troyes*, t. I, *Erec et Enide*, publié par Mario Roques, Paris, Honoré Champion, « CFMA 80 » 1976.

²Georges Dumézil, *La Religion romaine archaïque*, Paris, Payot, 1974, p. 191–192.

Joël-Henri Grisward

L'épée jetée au lac

Romans de la Table Ronde
et légendes sur les Nartes



HONORÉ CHAMPION
PARIS

qui fu faite a privé consoil
 entre la lune et le soleil.
 Savez de cui je vos voel dire ?
 Cil qui des chevaliers fu sire
 et qui sor toz fu reclamez
 doit bien estre solauz clamez.
 Por mon seignor Gauvain le di,
 que de lui est tût autresi
 chevalerie anluminee,
 come solauz la matinee
 oevre ses rais, et clarté rant
 par toz les leus ou il s'espant.
 Et de celi refaz la lune
 dom il ne puet estre que une,
 de grant foi et de grant aïe.
 Et ne poroec, je nel di mie
 seulement par son grant renon,
 mes por ce que Lunete ot non³.

(v. 2397–2416)

Mais seulement de la rencontre veux-je faire un bref rappel — Qui eut lieu en privé entre la lune et le soleil. Vous savez de qui je veux parler ? Celui qui était la fleur de la chevalerie et qui plus que tous était renommé, doit bien être appelé Soleil. Je veux parler de monseigneur Gauvain, car par lui la chevalerie est illuminée tout comme le soleil le matin étend ses rayons et disperse sa clarté par tous les lieux où il se répand. Et je parle de lune à propos de celle dont il ne peut être qu'un unique modèle, d'une pareille loyauté et d'un semblable dévouement. Et toutefois je ne dis pas cela uniquement à cause de son grand renom mais parce qu'elle s'appelle Lunete.

Le soleil a rendez-vous avec la lune ! La double métaphore filée n'est que le travestissement littéraire d'une essence mythologique. Pareil à Keu, son sombre alter ego, Gauvain est lui aussi l'héritier d'un passé mythologique : « Soleil de la chevalerie », il est l'avatar d'une divinité solaire. L'étymologie du nom lui-même «Gauvain» est controversée, mais la plupart des spécialistes s'accordent cependant pour rattacher ce nom romanisé au gallois *Gwalchmei*, « faucon de mai » ou « faucon de la plaine ». Aux arguments purement linguistiques qui divisent les érudits, peut-on risquer d'adjoindre un indice emprunté à la

³ *Le Chevalier au lion (Yvain)*, publié par Mario Roques, Paris, Honoré Champion, « CFMA 89 », 1967.

symbolique animalière, en parfaite adéquation avec le versant mythologique du héros ? Dans une grande majorité de cultures, le faucon est un oiseau « dont le type symbolique est toujours solaire », un emblème et un symbole solaires.

Le dossier « Gauvain » est gros de tout un lot de pièces déjà bien répertoriées. Les plus connues, les plus lisibles aussi, concernent le privilège extraordinaire, unique parmi les chevaliers d'Arthur et attesté plus d'une dizaine de fois dans le cycle arthurien, qui fait que sa force croît avec la course du soleil et double à l'heure zénithale de midi. Ainsi, au cours de l'interminable duel avec Guiromelant qui ouvre la *Première Continuation de Perceval* :

Ensamble se combatent tant
Que vint a ore de midi.
Por voir le vos tesmon et di
Si tost con l'ore trespasa,
A monsignor Gavain doubla
Sa force lués et sa valeur.
La lasté pert et la caleur,
Que li midis passa en es ;
Assez fu plus frois et plus fres
Qu'il n'ot esté a l'assamblar.
Tot maintenant, sans demorer,
Que se force li fu rendue,
El destre pung l'espee nue,
Vint vers celui molt fierement,
Par grant vigueur ireement,
Qui ains molt angoisié l'avoit.

(v. 902–917)

« Tant dura le combat que ce fut l'heure de midi. Et je puis vous assurer, sans mentir, que dès que ce moment de la journée fut passé, monseigneur Gauvain sentit ses forces et sa bravoure redoubler. Fatigue et chaleur s'évanouirent, à midi juste ; il était bien plus frais et dispos qu'en commençant. Sitôt qu'il a repris vigueur, il se précipite incontinent, l'épée au poing droit, menaçant et plein de fureur à l'égard de celui qui l'avait tant harcelé⁴. »

Plus loin dans le roman, lors de la bataille entre Gauvain et le Soudoyer, le narrateur précise :

⁴ *Première Continuation de Perceval (Continuation Gauvain)*, Texte du ms. L édité par William Roach. Traduction et présentation par Colette-Anne Van Coolput-Storms, LGF, « Lettres Gothiques », 1993, p. 101.

Mais force et hardeme[n]s dobloit
 Tos jors quant mïedis passoit
 Por voir a monsignor Gavain,
 Tuit en devés estre certain.
 Et quant venoit a la vespree,
 S'estoit cele force passee,
 Et des mïenuit en avant
 Li recroisoit tot maintenant.

(v. 6259–6266)

« Mais il y a un fait que vous devez tenir pour certain, c'est que la force et le courage de monseigneur Gauvain doubleraient toujours après midi. Et quand le soir tombait, cette vigueur passait, pour augmenter aussitôt après minuit⁵. »

Dans le *Perceval* (*Didot-Perceval*) de Robert de Boron, au cours de l'ultime engagement contre les Romains, le même phénomène se produit : « Et bien saciés que Gavains i fist le jor tant d'armes que il i ocist par son cors seulement [à lui seul] mile et deus cens et trente que cevaliers que serjans. Voirs estoit que se force li croissoit puis miedi, et quant miedis fu passés, si ne feri onques cevalier que il ne porfendist et lui et le ceval⁶ ».

Le motif solaire intervient également dans *La Mort le roi Artu* durant le combat singulier contre Lancelot. Le duel est un moment interrompu : « mes quant ce fu chose avenue que messire Gauvains vit apertement qu'il estoit eure de midi, il apele Lancelot à la bataille autresi fres comme s'il n'i eüst huimès coup fêru ». Lancelot est ébahi de l'état de fraîcheur de son rival et se demande s'il a affaire à un diable ou à un fantôme. L'auteur explique alors : « Einsi dist Lancelos de monseigneur Gauvain qui estoit amendez de force et de vitesce entor eure de midi ; il disoit voir ; si ne l'avoit pas commencié illec, mes en touz les leus ou il s'estoit combatuz l'avoit on veü, que la force li croissoit entour ore de midi⁷ ».

⁵ *Ibidem*, p. 421–423.

⁶ *Le Roman du Graal* (Manuscrit de Modène) par Robert de Boron, Texte établi et présenté par Bernard Cerquiglini, Paris, UGE, 10/18, Série « Bibliothèque médiévale », 1981, p. 294–295.

⁷ *La Mort le Roi Artu*, édité par Jean Frappier, Genève-Paris, Droz-Minard, «Textes Littéraires Français», 1964, p. 197 : « Mais quand le moment fut venu où messire Gauvain vit clairement qu'on approchait de midi, il appela Lancelot à la bataille, aussi dispos que s'il n'avait pas donné un seul coup d'épée de la journée (...) Telle était la réflexion que Lancelot se faisait sur messire Gauvain qui connaissait un regain de force et de rapidité vers l'heure de midi. Il disait vrai. Ce phénomène ne datait pas de cette fois- là, mais on l'avait constaté partout où il avait livré combat : sa vigueur augmentait autour de midi. » Traduction de Marie-Louise Ollier, Paris, U.G.E. 10/18, « Bibliothèque médiévale », 1992, p. 238–239.

Dans le *Lancelot en prose*, le « miracle » se manifeste une première fois pendant le duel contre Segurades : « Mais teus estoit sa coustume que tous jors empiroit sa force a eure de midi et si tost que midis tornoit, si li retornoit au double, et cuer et seurté et forche recovroit. Et lors i parut bien, que si tost que midis torna, le virent tout chil qui l'esgardoient autresi fort et autresi viste com il avoit esté au commencement de la mellee⁸ ». Il se renouvelle à nouveau au cours du combat contre Lancelot : « et dure la bataille moult longuement tant que mesure Gauvain en a moult le pior, et si estoit ja entre midi et none [...] Et mesure Gauvain a souffert moult longuement que l'eure fu passée ou il soloit empirier, si a s'alaine un poi reprins et sa force li commence a doubler [...] si li cort sus moult vistement ... et miex que devant n'avoit fait, que sa force est doublée et croist adés⁹ ». Au reste, dans le portrait que ce même *Lancelot en prose* peint de Gauvain et de chacun de ses frères, le trait mythique est déjà mentionné : « kar de chevalerie avoit il assés de meillors en la maison le roi Artu tant com alaine lor durait, se ne fust une costume qu'il avoit, kar entor midi li doubloit sa force, par quoi nus ne pooit venir a chief de lui conquerre al chaple des espees (LXIX, 2) ».

Ce don solaire est à ce point l'apanage de Gauvain que, dans *Meraugis de Portlesgues* de Raoul de Houdenc, lorsque Gauvain, incognito, se bat dans l'île contre Méraugis, le lecteur, qui jusqu'ici l'ignore, devine son identité à la révélation et à l'entrée en action de celui-ci :

Einsi dura com ge vos di
 La bataille jusqu'à midi.
 Après quant midiz tu passez
 Li chevaliers s'est porpensez.
 A Meraugis vient, si l'assaut.
 Meraugis qui encontre saut
 Se deffent ; e li vint de près,
 Voire, miex qu'il ne fist hui mes.

⁸ *Lancelot*, Roman en prose du XIII^e siècle, Edition par Alexandre Micha, Paris-Genève, Droz, «Textes Littéraires Français», 1982, t. VIII, LVIIa, 41, p. 181–182 : « Mais il avait accoutumé de voir toujours sa force croître à l'heure de midi et, dès que midi était arrivé, cette force doublait et il recouvrait courage, assurance et force. Et l'on s'en rendit compte, car, dès qu'il fut midi, tous ceux qui le regardaient le virent aussi fort et aussi rapide qu'il l'était au début du combat. »

⁹ *Ibidem*, t. VIII, LXXa, 9–12, p. 426–428 : « et le duel s'éternise si bien que messire Gauvain a nettement le dessous, et on était déjà entre midi et none [...] Et messire Gauvain a longuement résisté, si bien que l'heure fut passée où il avait l'habitude de faiblir ; il reprend son souffle et sa force commence à doubler [...] Il court sus à Lancelot à toute vitesse ... et bien mieux qu'il ne l'avait fait auparavant, car sa force a doublé et ne cesse de croître. »

L'assaut e gregnors cops li done.
Meraugis qui des cops trestorne
S'eslonge e dit : « Or ne sai gié
Jouer. Li dé me sont changié ! »

(v. 3040–3051)

« La bataille se prolongea ainsi jusqu' à midi. Dès que midi fut passé, le chevalier prit une résolution: il s'avança vers Meraugis et l'attaqua. Meraugis se précipita en avant pour se défendre, mais son adversaire le pressait et l'assailait plus âprement encore qu' il ne l'avait fait ; il lui assénait des coups encore plus violents. Reculant pour parer les coups, Méraugis s'exclama : « Je ne peux plus jouer : les dés sont contre moi¹⁰. »

Avec de menues variations qui introduisent des nuances sans incidence sur le fond, le thème ressurgit dans cinq ou six autres romans qu'avec sa méticulosité habituelle, son goût de l'exhaustivité et son souci de la perfection, Pierre Gallais a répertoriés et cités dans son *Excursus sur le « privilège mythique » ou « solaire » de Gauvain*¹¹.

L'accointance avec l'heure de midi, instant où le soleil culmine au plus haut du ciel, constitue un « marqueur » clair de la dimension mythique et solaire du personnage. Elle lui colle à la peau tel un insigne. *La Mort le roi Artu* raconte l'origine de ce lien et de ce pouvoir extraordinaires. À peine né, le jeune Gauvain fut amené à un saint ermite pour être baptisé. Le baptême eut lieu *endroit eure de midi* (« à midi pile »). Et le lendemain, après avoir chanté la messe, l'ermite prophétise aux messagers du roi :

¹⁰ Raoul de Houdenc, *Meraugis de Portlesgue*, Roman arthurien du XIII^e siècle, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Vatican, Édition bilingue ... par Michelle Szkilnik, Champion Classiques « Moyen Âge », Paris, 2004.

¹¹ Pierre Gallais, *L'imaginaire d'un romancier français de la fin du XII^e siècle*. Description raisonnée, comparée et commentée de la *Continuation Gauvain*, t. III, 1885–1906 — Succesivement, l'auteur cite *L'Estoire Merlin*, le *Huth-Merlin*, le *Livre d'Artus*, le *Tristan en prose*, *Escanor de Girart d'Amiens*. Auxquels il eût pu ajouter *Les Premiers Faits du roi Arthur* qui présentent ce privilège solaire avec une sorte de graduation : « Et quant il se levoit au matin il avoit la force al meillour chevalier del monde et quant il venoit a ore de prime si li doubloit et a eure de tierce aussi. Et quant ce venoit a eure de midi si revenoit en sa première force ou il avoit esté au matin. Et quant venoit a eure de nonne et a toutes les eures la nuit engreignoit sa force et au matin estoit tousdis en sa droite force. Itele estait la coustume Gavain l'esquier com je vous di. » ; et plus loin : « Mais quant miedis fu passés fist mesires Gavains toutes les merveilles del monde. » (dans *Le Livre du Graal*, Paris, NRF, Gallimard, 2001, tome I, p. 871 et p. 1427).

Seigneur, de cest enfant qui ci est vos puis ge dire seürement qu'il sera alosez de proesce deseur ses compaignons, ne ja tant comme il vive ne sera veincuz entor eure de midi ; car de tant est il amendez de ma prière que touz jorz a eure de midi, en cele eure meïsmes qu'il fu baptisiez, amendera sa force et sa vertu en quel que leu qu'il soit, ne ja tant devant n'avra eü peine ne travaill qu'il ne se sente a celui point tout fres et tout legiers ». Tout ainsi com li preudons dist avint il, car toz jorz amendoit sa force et sa vertu entor eure de midi en quel que leu qu'il fust ; dont il ocist meint preudome et veinqui meinte bataille, tant com il porta armes.

Et le narrateur de développer le sujet en détails sur une bonne dizaine de lignes¹². Sous l'habillage de la « mythologie chrétienne¹³ », où la christianisation du motif métamorphose l'héritage mythologique en privilège divin, le talent prodigieux et si personnel du neveu d'Arthur persiste. Au reste cette relation avec le milieu du jour lui est à ce point attachée que Thomas Mallory (ou sa source), dans *Le Morte d'Arthur*, situe à ce moment de la journée la mort du héros : « A l'heure de midi, il rendit l'esprit¹⁴ ».

* * *

Soslan, le héros ossète, est fondamentalement un joueur. Il possède un *talisman-soleil* qui représente son arme cachée. Dans une variante tcherkesse de son duel contre le fils d'Al'bedz, Sausuruk (Sosryko) obtient la victoire grâce à ce « talisman brillant comme le soleil » qu'il porte dissimulé par une étoffe sur sa poitrine et qu'il découvre brusquement au cours du combat. Ebloui, le cheval de son adversaire s'effraie et Sausuruk peut dès lors tuer sans peine son cavalier¹⁵. Dans ce conte, l'affrontement a lieu à midi : « Les Nartes ne refusent jamais un délai, a répliqué l'autre ; trouve-toi demain, à midi, au mont Sober Uasa... ». Or, il y a là un clair signal de la dimension solaire du héros dont la puissance, pareille à celle du chevalier médiéval, atteint son apogée à l'heure méridienne et permet à celui-ci de remporter systématiquement ses victoires au moment où l'astre du jour

¹² *La Mort le Roi Artu*, éd. J. Frappier, § 154, p. 197–199. Traduction dans Marie-Louise Ollier, *La Mort du roi Arthur*, 10/18, « Bibliothèque médiévale », Paris, U.G.E., 1992.

¹³ Comment ne pas voir dans ce choix de la cérémonie et de l'heure précise du « baptême » de Gauvain un lien supplémentaire avec le personnage de saint Jean-Baptiste ? Dans son roman d' *Escanor*, Girart d'Amiens laïciserait le motif et attribuerait aux fées le don prodigieux du héros (cf. P. Gal lais, *op. cil.*, p. 1897).

¹⁴ Thomas Malory, *Le Roman du Roi Arthur et de ses chevaliers de la Table Ronde (Le Morte d'Arthur)*, Traduit de l'anglais par Pierre Goubert, L'Atalante, Nantes, 1994, t. II, p. 1106.

¹⁵ LN, p. 94–95.

culmine à son zénith. Ainsi Sosryko triomphe-t-il des fils de Buraefaernyg : « Une fois, Sosryko jouait avec les fils de Buraefaernyg ; avant le dîner, il gagna ... Le lendemain, il joua et, à midi, il gagna : il leur coupa les moustaches et les emporta. Le lendemain, il alla encore les trouver et leur dit : « Aujourd'hui, notre enjeu sera l'œil droit ! » Quand il fut midi, il gagna encore et leur prit l'œil droit¹⁶ ». Un symbolisme analogue est à lire dans la légende qui narre la lutte du même Sosryko contre les trois Nogaïs : retenu au lit par les artifices pseudo-nocturnes et trompeurs de la belle Agunda, il ne venge le double meurtre d'Ahsar et Ahsartag qu'*'après le lever du soleil'*¹⁷ : « Tout se passe, explique G. Dumézil, comme si Sosryko ne pouvait vaincre, et même combattre, que sous le triomphe du soleil¹⁸ ».

D'autres indices trahissent ce lien privilégié. Il épouse la Fille du Soleil qu'il a conquise à travers maintes épreuves et arrachée au château de fer où elle vivait recluse¹⁹. Dans une version osse de la conquête de la belle Bedoukha, la Soleil se révèle l'allié sinon le complice de Soslan. Celui-ci a, d'un maître coup d'épée, fait sauter la moitié du crâne du père récalcitrant de la belle. La victime, Tchelaehsaertaeg, demande à Kurdalaegon le forgeron de lui fabriquer un demi-crâne de cuivre. Au jour fixé pour la reprise du duel, Soslan adresse à Dieu cette prière : « Dieu des dieux, fait luire un soleil tel que cette tête galeuse se fende et que le cuivre fonde ! » Il se mit alors à faire si chaud que le pays était comme incendié. Le demi-crâne de cuivre fondit, brûlant le cerveau, et Tchelaehsaertaeg mourut sur le champ²⁰. Parallèlement convient-il sans doute d'interpréter dans une perspective similaire, telle une marque de la solarité du héros, la maîtrise du froid dont il fait preuve au cours des fameux « jeux » avec les géants Mukara et Bibyts : « Dieu des dieux, mon Dieu, fais un gel si puissant que, si un enfant s'accroupit dehors, son jet devienne une colonne de glace ! » Et un tel froid survint que la mer ne fut plus qu'un immense bloc de glace²¹. Semblablement, aux périodes de froidure intense Sosryko joue auprès des Nartes le rôle de pourvoyeur de feu et de chaleur : « J'ai toujours du feu sur moi » dit-il et, s'il s'en trouve dépouvu, il part en chercher chez un géant endormi, le corps replié en anneau, un anneau au milieu duquel un feu brûle²². Un

¹⁶ LN, p. 99.

¹⁷ LN, p. 83–84.

¹⁸ LN, p. 192.

¹⁹ LN, p. 103–104 et LH, p. 116–133.

²⁰ LH, p. 100–101.

²¹ LH, p. 91 — Cf. aussi p. 88 — Cf. *Romans de Scythie et d'alentour*, op. cit., p. 104 : « Les seules magies propres à Soslan-Sosryko consistent à susciter à volonté des journées de gel et des journées de chaleur étouffante : elles ne lui confèrent donc qu'une puissance sur les températures ajustée à son caractère solaire. »

²² LN, p. 77–79. — Sur le géant-anneau, gardien du feu, voir *Romans de Scythie et d'alentour*, op. cit., p. 115–117.

géant en forme de cercle ou de roue, et qui en son centre abrite le feu qui réchauffe, imagine-t-on plus limpide métaphore solaire ?

L'importance du symbolisme solaire attaché au personnage de Soslan-Sosryko semble suffisamment démontrée. Mais, outre cette connivence avec le soleil, le Narte partage avec Gauvain un autre caractère distinctif : le *donjuanisme*, cette propension quasi malade à *courir le guilledou*, à séduire. G. Dumézil écrit : « la virilité de Soslan [...] ne s'exprime pas seulement dans des exploits : il est aussi le mâle, auprès de qui les femmes sont en péril et qui fait d'elle l'objet, consentant ou non, de plusieurs de ses entreprises²³ ». Pareil à la vie d'« aventures » du Bon Chevalier médiéval, le destin de Soslan est truffé de conquêtes féminines. Guerrier valeureux, véritable « risque-tout », il multiplie les « fiancées » ou les épouses et se lance, seul ou mobilisant la troupe des Nartes, dans d'intrépides expéditions dont l'objectif le plus fréquemment s'avère une conquête amoureuse, où la prise d'une forteresse ne constitue au fond que la métaphore d'un rapt ou d'un enlèvement. Ainsi en va-t-il du récit connu sous de nombreuses variantes qui relate la façon dont le héros, pourtant vainqueur du concours de danse dont la belle Bedoukha (ailleurs Agunda) est l'enjeu, se voit contraint de livrer combat pour s'emparer de la belle rétive. Finalement, il ressuscite la récalcitrante suicidée, arrache celle-ci à son tombeau et l'emmène chez lui : « Ils vécurent ensemble comme mari et femme, dans le bonheur d'un amour mutuel²⁴ ». De même en va-t-il de la fourbe Koser et de sa tour volante, laquelle un temps ridiculise le prétendant par trop empressé puis finit par rendre les armes²⁵. Au cours de ses pérégrinations « sentimentales », Soslan se voit même proposées en mariage par le Prince des diables qui connaît son penchant pour le beau sexe, ses trois filles chéries, offre que celui-ci, devant la laideur des demoiselles, refusera élégamment en arguant qu'au pays des Nartes il possède déjà trois femmes²⁶ ! Le Narte aux yeux étincelants ne recule du reste devant rien pour satisfaire son désir. Par exemple, afin d'obtenir Atsyruhs, la fille du Soleil, il n'hésite pas à forcer la porte du Pays des Morts pour solliciter l'aide de Bedoukha, sa première épouse. D'ailleurs, une péripétie de ce voyage fantastique rappelle à l'ordre l'impénitent coureur de filles. Au nombre des « spectacles étranges » que le héros rencontre tour à tour figure une ronde de cent jeunes filles qui, au bord d'une grande rivière, se tiennent par la main et dansent la grande danse des Nartes :

²³ *Romans de Scythie et d'alentour*, p. 118.

²⁴ *LH*, p. 101 — Autres variantes dans *LN*, p. 96–99.

²⁵ *LH*, p. 113–116.

²⁶ *LH*, p. 115.

Elles l'entraînent dans leur danse. Soslan se place entre les deux plus belles et, fougueux comme il est, il presse fortement la main de l'une d'elles. Elle ne dit rien. Il recommence et cette fois elle ne le supporte pas. Se dégageant vivement, elle saisit le danseur par l'épaule et le jette au milieu de la grande rivière. Entraîné par le poids de ses armes, Soslan plonge, il se soulève et les appelle.

— J'ai mal fait, pardonnez-moi !

Elles décident de lui pardonner. La jeune fille qu'il avait offensée le tire de l'eau et lui dit :

— On ne peut pas se conduire ici comme dans le monde d'en haut²⁷ !

L'anecdote et la leçon sont emblématiques : même dans l'Autre Monde, Soslan ne peut réfréner sa nature foncière de « coureur ». Ses « faiblesses du côté des femmes » — pour reprendre la pudique expression utilisée par G. Dumézil²⁸ — l'entraînent, on l'a vu, à des conduites peu glorieuses voire à des postures caricaturales. On se souvient de l'escapade honteuse dans la tour volante ou de l'infamant déguisement en cadavre rempli de vers. Il n'a par ailleurs aucun scrupule à sacrifier à ses appétits sexuels la vie d'un tout jeune garçon, son précieux auxiliaire, lorsqu'il entend dire — mensongèrement — que « les Nartes ont pris la forteresse de Hyz et [lui] enlèvent la belle Bedoukha²⁹ ! ». Et lorsque la Satana des diables dépêche les plus jolies filles de son peuple auprès de la Satana des Nartes, dont il est « le fils qu'elle n'a pas enfanté », il les croise en chemin et les viole. Rattrapé par les Kadzitae, il se retrouve — situation humiliante — cloué au mur de la chambre de nacre et ne doit son salut qu'à l'intervention musclée de son « frère » Batradz³⁰.

²⁷ *LH*, p. 120.

²⁸ *Romans de Scythie et d'alentour*, *op. cit.*, p. 94.

²⁹ *LH*, p. 99.

³⁰ *LH*, p. 202–204. G. Dumézil ajoute en note : ce récit « illustre bien l'opposition du vertueux Batradz et de Soslan, *peu réservé devant les occasions de plaisir*. »